

RECETTE AGRICOLE

Moyen de rendre au lard son goût et sa saveur primitifs

Nous lisons dans le *Journal d'agriculture* de St. Hyacinthe : Ceux qui ont du lard qui a mauvais goût, ou une mauvaise odeur, ce qui arrive souvent en été, pourront lui rendre son goût et sa saveur primitifs avec le procédé suivant : on ôte tout le lard du saloir, puis on lave chaque morceau avec de l'eau un peu tiède, puis on le gratte comme il faut avec la lame d'un couteau. Le saloir doit aussi être nettoyé. Ensuite on met un rang de lard au fond du saloir, puis on introduit des petits morceaux d'écorce de pruche entre les briques de lard et on soupoudre du poivre sur tout le lard. Avant de mettre un second rang de lard, on prendra la quantité de poudre à canon suffisante pour charger un fusil, on l'enveloppera dans un papier et on placera le papier entre deux briques de lard du premier rang. On continuera ainsi pour chaque rang à mettre de l'écorce de pruche et du poivre ; mais on ne mettra de poudre que dans le premier rang. Ces procédés terminés, on pratiquera la salaison comme à l'ordinaire, et le lard deviendra bientôt aussi bon que le lendemain de la boucherie.

FEUILLETON

LA FILLE DU BANQUIER

PREMIERE PARTIE

III

Une attaque nocturne -- A quoi peut servir le creux d'un chône

(Suite.)

— Non, avec votre permission, je vais repartir tout de suite, répliqua l'homme de loi. Mieux vaut être en avance d'un jour que d'une minute trop tard. On ne saurait s'entourer de trop de précautions quand on a affaire à des hommes comme M. Mouton. Tout en parlant, M. Jarry tira les papiers et les écrits qui étaient devant lui et commença à en faire un paquet qu'il attachait avec un bout de ficelle rouge qu'il tira de l'une de ses immenses poches.

— N'est-il pas étrange, dit Moidrey d'un son de voix musical, que les titres de toutes ces hypothèques soient allés se réunir dans les mains d'une même personne ? Ce M. Mouton doit être fameusement riche.

Jarry fit une moue des lèvres et leva les épaules.

— Comme cela, comme cela ! dit-il. Il n'est que le chat qui loue sa patte pour retirer, au profit d'autrui, les marrons du feu.

— Que voulez-vous dire ?

— Tout simplement qu'il travaille pour quelqu'un dont la fortune est immense, et que ce client, comme je l'ai découvert, il y a seulement quelques jours, est le véritable propriétaire de tous les titres d'hypothèques que, Dieu merci, nous sommes maintenant en mesure de racheter.

— Connaissez-vous, par hasard, le nom de ce mystérieux personnage ?

De Moidrey fit cette question plutôt pour avoir quelque chose à dire que par curiosité.

— C'est accidentellement que je l'ai appris l'autre jour pendant que je me trouvais dans le cabinet de M. Mouton. On parlait bas, mais j'ai l'oreille fine, ajouta M. Jarry en faisant un signe de tête. C'est le meilleur client de maître Mouton, je dirai même qu'il n'en a pas d'autres ; car il y a des gens qui sont, comme cela, assez riches pour se payer un avocat pour eux seuls.

— C'est, répliqua de Moidrey en riant, un luxe qui devrait les débarrasser promptement de leur fortune. Mais vous ne m'avez pas dit le nom de ce millionnaire ?

— M. Isaac Delagrave

M. Jarry était homme de loi, et, par état, il avait vu tant de choses qu'il ne lui arrivait plus que rarement de s'étonner. Mais bien certainement il ne fut pas peu surpris de l'effet inattendu qu'avait produit le nom qu'il venait de prononcer.

De Moidrey se leva de sa chaise comme s'il avait été mu par l'électricité et poussa un cri d'étonnement. A ce cri répondit un autre que jeta une troisième personne qui venait d'entrer dans

l'appartement et qui s'arrêta derrière M. Jarry.

Le premier cri, avons-nous dit, fut un cri d'étonnement.

Le second fut arraché par la frayeur.

M. Jarry, en se retournant vivement, reconnut madame De Moidrey, gracieuse et charmante femme, avec de beaux grands yeux bruns, un regard doux et tendre, et qu'ombrageaient de longs cils soyeux.

On aurait dit d'une jolie madone. Ses yeux avaient ce calme et cette douceur qui expriment si bien l'amour sincère et dévoué qui a sa source dans le cœur.

Elle avait un teint rose et blanc et ses joues avaient la pureté de la perle et la carnation de la rose.

En attendant le nom prononcé par M. Jarry, ses yeux s'étaient troublés et une pâleur livide avait couvert son front.

Isaac Delagrave, détenteur de toutes les créances qui étaient hypothéquées sur les domaines de son mari !

N'y avait-il pas là de quoi la frapper de terreur ?

— Dieu me pardonne ! dit M. Jarry, j'ignorais que vous connaissiez M. Delagrave.

— Personnellement je ne le connais pas, quoique son nom ne me soit pas étranger.

Le regard d'Alfred de Moidrey, s'arrêta sur sa jeune femme, et il lui en dit plus, en une seconde, que n'aurait pu faire les plus tendres paroles d'affection.

— C'est un nom, continua M. De Moidrey, qui ne nous rappelle que de fâcheux souvenirs ; et je vous serai obligé, monsieur, de ne pas perdre une heure pour retirer de pareilles mains les titres de propriété de la demeure de mes ancêtres. Je vais donner l'ordre d'atteler, et l'un de mes gens vous reconduira directement à la ville.

De Moidrey était agité comme on ne l'avait jamais vu. Au moment où il étendit le bras pour saisir un cordon de sonnette, M. Jarry l'arrêta respectueusement.

— Merci, dit-il ; mais cela n'est pas nécessaire. J'ai pris un cabriolet à la ville voisine, et je m'en irai comme je suis venu ; la distance n'est que de trois lieues au plus, et, pour prendre le chemin de fer et, demain dès le matin, je convertirai en argent ces papiers, et il frappa sur le portefeuille qu'il tenait à la main, et j'irai vite arracher à tout jamais, je l'espère bien, les domaines de Moidrey des griffes des vautours.

Après avoir adressé quelques paroles flatteuses à Mme de Moidrey dont il était un grand favori, M. Jarry serra la main que lui tendit Alfred et partit.

L'avocat descendit le large escalier du château, et, arrivé dans le vestibule, il remit son pardessus que lui tendit l'un des nombreux valets qu'il trouva nonchalamment couchés sur les banquettes.

En passant sur la terrasse au bout de laquelle il avait laissé son cabriolet, il s'arrêta un instant, pour dire quelques paroles à une femme d'un certain âge qui portait dans ses bras, avec les soins les plus grands, un superbe enfant qui paraissait avoir environ deux ans. L'enfant et sa gouvernante revenaient de la promenade, et étaient accompagnés par un dogue magnifique dont les grands yeux intelligents reconnurent immédiatement M. Jarry pour un ami.

La femme était madame Bernier, qui remplissait au château le poste de première gouvernante.

L'enfant était le fils unique d'Alfred de Moidrey, et lui et sa femme nous n'avons pas besoin de le dire, l'aimaient d'un amour qui allait jusqu'à l'idolâtrie.

Le chien était l'un des plus beaux spécimens des mâts anglais, et il ne quittait jamais son jeune maître pour qui il s'était pris d'une tendre affection et dont il s'était de lui-même constitué le gardien.

— J'espère que votre bébé a bonne mine ! dit l'avocat, en caressant doucement avec ses doigts, les joues fraîches de l'enfant.

— Je n'ai jamais rien vu de plus doux ni de plus gai ! répliqua Mme Bernier, dont le visage, d'habitude si calme, s'illumina d'un rayon d'enthousiasme. On ne voudrait pas l'aimer qu'on y serait forcé malgré soi, tant il est bon et gentil !

— Et il serait encore plus gai s'il savait l'avenir qui est devant lui ! répondit M. Jarry. Ah ! madame Bernier, il y a des gens qui viennent au monde avec des cuillères d'argent dans la bouche,